

LES FEMMES ET L'ÉGLISE
Soirée JP du 12 février 2020

Pistes et questions pour échanger en petits groupes...

- Qu'est-ce qui m'interpelle dans les textes proposés ?
- Quel est mon constat sur la place des femmes dans l'Église ? Quel est l'état des lieux que je dresse ?
- Comment est-ce que je décrirai le rapport de Jésus aux femmes ? Qu'est-ce qui me parle / me touche / m'interpelle / me surprend / me choque dans les relations tissées entre Jésus et telle ou telle femme de l'Évangile (Marthe et Marie, la femme adultère, la Samaritaine ...) ?
- Y a-t-il une figure féminine de la Bible qui me touche particulièrement ? Pourquoi ?
- Quel avenir des femmes dans l'Église ? Quel(le)s réajustements / révolutions sont nécessaires ?

Textes

a. *L'Église, des femmes avec des hommes, Anne-Marie Pelletier*

Au-delà d'une tradition de saintes femmes ayant suivi Jésus jusqu'à la croix, le texte [les Évangiles] impose la réalité beaucoup plus troublante d'un groupe de femmes qui auront suivi un rabbi, donc un homme, en l'occurrence Jésus, durant son ministère public. Femmes itinérantes, marchant à sa suite à travers la Galilée, manifestement déliées ici des appartenances familiales et conjugales inhérentes à leur condition féminine. (...)

Le fait est que, à la différence des hommes de l'entourage de Jésus, celles-ci n'ont pas fait l'objet d'un appel. Elles se présentèrent et Jésus accepta leur présence assidue. Il la ratifia, au point même de leur réserver la première annonce de sa Résurrection. (...) Certes, ces femmes exemplairement fidèles, mais reléguées dans la pénombre de leur condition inférieure ne reçoivent pas le titre de « disciple ». Pourtant, leur comportement décline toutes les caractéristiques du véritable disciple qui écoute, interroge, se laisse façonner par la parole du maître. Dans la fameuse scène située dans la maison de Marthe et Marie, cette dernière est décrite aux pieds de Jésus dans l'attitude typique de celui – forcément un homme selon les sages ! – qui se met à l'écoute d'un rabbi.

La liberté et l'audace, qui caractérisent cette compagnie féminine de Jésus, sont aussi un signe distinctif des diverses rencontres dont les Évangiles gardent la mémoire. Des caractéristiques également distribuées, d'ailleurs, entre Jésus et ses interlocutrices. Du côté du premier, ce sont la manière dont il s'affranchit des préjugés sexistes et des exclusions religieuses, ou bien la commensalité qu'il pratique avec les publicains et les prostituées, et tout simplement le naturel bienveillant avec lequel il entre en contact avec les femmes. Tout cela d'ailleurs lui valant une réprobation grandissante. Il ne se fait pas pour un juif, d'entrer en conversation avec une Samaritaine. (...)

Symétriquement, en présence de Jésus, les femmes, elles aussi ne manquent pas d'intrépidité et passent outre les convenances et les rigueurs de la loi. Ainsi de celle que son hémorragie rend impure et ostracise, et qui risque pourtant le geste impie de toucher à la dérobée les franges de son manteau. Une transgression qui lui vaudra une impressionnante célébration de la part de Jésus, la désignant comme « ma fille » pour lui révéler « ta foi t'a sauvée » (Mt 9, 20-22).

b. *Du dernier rang, les femmes et l'Église, Lucetta Scaraffia*

On oublie en somme que le christianisme est la première – et la seule- religion qui ait attribué la même valeur spirituelle aux femmes et aux hommes, si bien que les femmes ont pu emprunter la voie religieuse du monachisme tout autant que les hommes, et même faire « carrière » en devenant saintes. Le mariage chrétien, d'autre part, a été le premier à prévoir les mêmes droits et les mêmes devoirs pour les deux époux ; et même si la tolérance a toujours été bien plus grande pour l'infidélité du mari, il a établi les bases du principe d'égalité dans le mariage. A la vue de ces possibilités qui leur étaient offertes, on comprend pourquoi tant de femmes, surtout de milieux aisés, se sont converties au christianisme dans les premiers siècles : elles ont vraiment été les premières et les plus nombreuses à se convertir, et à donner leurs biens à l'Église.

Pendant des siècles, c'est seulement dans la sphère du christianisme que les femmes ont pu étudier, parler, contribuer à la construction de la tradition culturelle. Le renversement de cette situation ne s'est produit qu'au début du XX^{ème} siècle, durant la période où s'est affirmée l'émancipation féminine dans les sociétés occidentales, tandis que l'Église restait complètement étrangère à toute transformation qu'elle avait pourtant favorisée.

Ce n'est certainement pas un hasard, en effet si l'émancipation féminine est née et s'est affirmée seulement dans les pays d'origine chrétienne – bien que sécularisés – et qu'elle rencontre au contraire tant de difficultés à être

acceptée dans le reste du monde. Mais c'est une évidence à laquelle personne ne pense, et que l'institution ecclésiastique ne parvient pas à mettre en lumière. Peut-être parce qu'elle n'y pense même pas elle-même. C'est pourquoi, rendus aveugles par la situation actuelle - sans aucun doute injuste pour les femmes-, on ne veut voir dans l'Eglise qu'un obstacle à la libération des femmes.

c. Un moment de vérité, Véronique Margron

Le quatrième chantier de l'Eglise, promouvoir la place des femmes

Pas de proclamation de l'Evangile sans Marie de Magdala, apôtre des apôtres, première d'entre eux car c'est elle qui reçoit, avant tout autre, l'annonce de la résurrection et est envoyée la dire. Pourtant la tradition, à partir de la personne de la Vierge Marie, « a été constituée en référence, modèle et légitimation d'une féminité définie par l'effacement et le retrait silencieux. Donc vouée – comme naturellement – à la subordination, voire à l'assujettissement à l'autorité masculine. C'est de cette façon que des valeurs authentiquement évangéliques d'humilité, d'écoute, d'obéissance – auxquelles les chrétiens des deux sexes sont normalement conviés – ont été retraduites fallacieusement en postures de modestie, de pudeur, de soumission... féminines. Un « propre du féminin » s'est construit à partir de là, se proposant aux femmes comme idéal de vie, tout en les assignant au nom même de cette féminité à un statut de mineures, au plan symbolique autant que juridique ». Cette citation de la bibliste Anne-Marie Pelletier résume, ô combien !, la situation qui est encore trop souvent celle de l'Eglise catholique. La condition des femmes est ainsi d'humblement servir et de rester toujours vertueuses, obéissantes et modestes. C'est – poursuit-elle – « tout une veine immémoriale et transculturelle de subordination qui est ici concernée ». La Vierge Marie aura été la figure centrale d'un féminin centré sur l'intériorité, l'espace privé et une condition passive. Si heureusement l'histoire de l'Eglise est plus mêlée, comportant de tout temps de magnifiques figures de femmes engagées, ayant autorité, on ne peut nier que cette logique aura tenu à l'écart les femmes des décisions de l'Eglise, de sa parole publique, de son gouvernement.

Nous avons commencé à changer d'époque et nombreuses sont celles qui prennent pleinement par à la vie de l'Eglise, y compris dans les conseils des évêques, l'enseignement universitaire ou la conduite de responsabilités importantes. Le pape François n'a pas manqué de dénoncer, dès le début de son pontificat, lors de son retour de Rio, le 28 juillet 2013, « les lieux communs d'une féminité rabattue sur la maternité ou encore les ambiguïtés d'un « service », spécialité prétendue des femmes, si souvent perverti en simple servitude ». Il ajoutait qu'« il faut ouvrir un chantier ». Malgré donc de vraies avancées et des changements incontestables, l'articulation du masculin et du féminin reste une difficulté qui fait que trop de femmes demeurent assignées à des seules tâches d'intendance ou de gestion. Bref, la différence sexuelle apparaît toujours comme l'enjeu d'une sacralité dont nous ne connaissons aujourd'hui que trop bien les méfaits. L'Eglise a du travail afin que la place des femmes soit un véritable lieu et de réciprocité et d'altérité, y compris pour les clercs, car tous – femmes et hommes – ont « revêtu le Christ » (Ga 3, 26). Attaquer le cléralisme ne se fera pas sans les femmes, sans la réelle place des femmes dans toutes les responsabilités, afin que tous cherchent à mettre en pratique la parole du Christ, « moi je suis au milieu de vous comme celui qui sert » (Lc 22,27).

d. Lettre de St Paul aux Galates (Ga 3, 23-28)

Avant que vienne la foi en Jésus Christ, nous étions des prisonniers, enfermés sous la domination de la Loi, jusqu'au temps où cette foi devait être révélée. Ainsi, la Loi, comme un guide, nous a menés jusqu'au Christ pour que nous obtenions de la foi la justification. Et maintenant que la foi est venue, nous ne sommes plus soumis à ce guide. Car tous, dans le Christ Jésus, vous êtes fils de Dieu par la foi. En effet, vous tous que le baptême a unis au Christ, vous avez revêtu le Christ ; il n'y a plus ni juif ni grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus l'homme et la femme, car tous, vous ne faites plus qu'un dans le Christ Jésus.

e. Évangile de St Jean 11, 17-29

À son arrivée, Jésus trouva Lazare au tombeau depuis quatre jours déjà. Comme Béthanie était tout près de Jérusalem – à une distance de quinze stades (c'est-à-dire une demi-heure de marche environ) –, beaucoup de Juifs étaient venus reconforter Marthe et Marie au sujet de leur frère. Lorsque Marthe apprit l'arrivée de Jésus, elle partit à sa rencontre, tandis que Marie restait assise à la maison. Marthe dit à Jésus : « Seigneur, si tu avais été ici, mon frère ne serait pas mort. Mais maintenant encore, je le sais, tout ce que tu demanderas à Dieu, Dieu te l'accordera. » Jésus lui dit : « Ton frère ressuscitera. » Marthe reprit : « Je sais qu'il ressuscitera à la résurrection, au dernier jour. » Jésus lui dit : « Moi, je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, même s'il meurt, vivra ; quiconque vit et croit en moi ne mourra jamais. Crois-tu cela ? » Elle répondit : « Oui, Seigneur, je le crois : tu es le Christ, le Fils de Dieu, tu es celui qui vient dans le monde. » Ayant dit cela, elle partit appeler sa sœur Marie, et lui dit tout bas : « Le Maître est là, il t'appelle. » Marie, dès qu'elle l'entendit, se leva rapidement et alla rejoindre Jésus.

f. « Religieuses abusées par des prêtres », Article de Libération en date du 4 mars 2019 (Bernadette Sauvaget)

Michèle-France raconte, dans un documentaire diffusé sur Arte : «*En 1971, quelques mois après avoir prononcé mes vœux dans un couvent de carmélites, je traversais une période difficile*». Pendant vingt-cinq ans, Michèle-France a été le jouet sexuel de deux puissants hommes d'Eglise français, deux frères, Marie-Dominique et Thomas Philippe (...). Le premier, mort en 2006, a fondé un ordre religieux qui a beaucoup recruté, la Communauté Saint-Jean ; le second, décédé en 1993, a été l'aumônier de l'Arche, une organisation catholique très connue qui accueille des personnes handicapées mentales. (...) Marie-Dominique Philippe, dont les funérailles ont été célébrées en grande pompe en 2006, à Lyon dans la primatiale Saint-Jean, par le cardinal Philippe Barbarin, se comporte très vite en véritable prédateur sexuel face à la jeune carmélite. «*Il me disait qu'il était le petit instrument de Jésus*», confie-t-elle. (...) Marie-Dominique Philippe présente la religieuse à son frère Thomas qui, à son tour, abuse d'elle pendant de très longues années, dans une communauté de l'Arche dans l'Oise.

«*J'étais le petit oiseau hypnotisé par la vipère qui a encore l'espace de s'envoler mais qui ne peut pas*», confie Michèle-France. (...) Les violences sexuelles commises sur les religieuses sont, de fait, l'un des grands tabous de l'Eglise catholique qui peine à être levé. Les deux auteurs ont également et très rigoureusement enquêté à Rome et en Afrique, révélant quasiment des réseaux organisés, notamment de prostitutions de religieuses africaines. (...)

Dans *Religieuses abusées, l'autre scandale de l'Eglise*, chaque histoire racontée révèle une tragédie. Comme celle de Grace, une Africaine qui vivait à Rome, violée par un prêtre de son pays et une fois enceinte, contrainte de se réfugier à Pesaro (Italie) et d'abandonner son enfant à la naissance. (...)

Violée en 2007 à Rome, Doris, une jeune allemande, affirme que son agresseur est toujours en poste «*au milieu de jeunes filles, alors que tout le monde sait ce qu'il a fait*». «*J'ai tout raconté à ma supérieure*», se souvient Doris qui, depuis, a quitté les ordres. Pour acheter son silence, son ancienne congrégation lui a versé 3 000 euros. Longtemps, ces religieuses, abusées spirituellement et physiquement par des prêtres, ont été contraintes de se taire. «*Quand on dénonce un prêtre, on dénonce aussi l'Eglise*», appuie Célia, une autre victime de Thomas Philippe. A l'Arche, il y a eu, en avril 2017, une messe de réparation extrêmement discrète pour ces femmes abusées. Et c'est à peu près tout... (...) Dès la fin des années 90, deux rapports ont circulé confidentiellement, comme le mentionne le documentaire, écrits par deux supérieures d'ordres religieux implantés en Afrique. Publiés en 2001, après un long travail de vérification, par l'hebdomadaire américain progressiste *National Catholic Reporter*, ils révélaient que des religieuses africaines avaient été contraintes d'avoir des relations sexuelles avec des prêtres, cherchant ainsi à échapper à l'épidémie de sida.

Début février, le pape François a reconnu publiquement que des religieuses avaient été utilisées comme «*esclaves sexuelles*». Pour cela, il aura fallu la mobilisation d'un supplément féminin de l'*Osservatore Romano*, fondé et dirigé par l'historienne Lucetta Scaraffia.